

«Kiss of the Spider Woman»

Michel Vaïs

Numéro 47, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28103ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (1988). Compte rendu de [«Kiss of the Spider Woman»]. *Jeu*, (47), 200–203.

accent de sincérité qui ne trompe pas. Comme, en outre, on y maîtrise avec évidence les codes théâtraux, comme on y démontre un sens rare du rythme et comme on y désamorçe le discours qu'on y tient, ils constituent d'agréables moments, des objets bien faits pour plaire et pour faire songer. On n'y sent peut-être pas assez de trouble véritable — *Liars* se termine juste au moment où tout se met à craquer véritablement —, mais peut-être aussi n'est-ce qu'une question d'école, celle-ci consistant en une espèce de *fair play*, qui pointe du doigt l'horreur avec un petit sourire goguenard, un rien timide.

Ce qui me mène en terminant à rendre hommage aux interprètes: souples et polyvalents, ils changent de rôles avec facilité. Allan Zinyk, de premier de classe propre, se transformait dans la deuxième production en un faux dur décadent et vulnérable, et il savait maintenir, dans les deux cas, une tension ambiguë qui rendait ses personnages profondément crédibles, humains et convaincants. Jennifer Clement était tour à tour la petite soeur rieuse et terrifiée, et l'adolescente fatiguée obligée de materner tout le monde, et elle incarnait avec la même clarté ces deux personnalités opposées. Quant à Kevin McNulty, l'enfant bagarreur et inculte, le monstre effroyable et sensible, le père alcoolique débraillé et l'homme d'affaires soigné et méticuleux, il a fait montre d'une mobilité étonnante, changeant son visage et ses attitudes corporelles au point que les divers personnages qu'il jouait n'avaient entre eux aucune espèce de ressemblance: quatre types nets, campés et vivants d'entrée de jeu.

Le Green Thumb a très évidemment affiné ses techniques avec le temps, et ce qu'il nous a montré ici est le fait de créateurs qui n'en sont pas à leurs premières armes. À défaut de porter une nouveauté qui bouscule les acquis, leur travail met à profit une

expérience mûrie. Les deux oeuvres qu'ils signent ici ne brisent rien, ni dans leur propos ni dans leur forme, mais on n'y sent pas non plus le confort d'artistes qui se contenteraient de reproduire leurs succès précédents. *Night Light* et *Liars* sont des spectacles honnêtes; je ne veux pas dire par là qu'ils sont convenables, satisfaisants sur le plan artistique, mais qu'ils sont intègres sur un tout autre plan, le plus important, celui de la probité intellectuelle.

diane pavlovic

«kiss of the spider woman»

Pièce de Manuel Puig. Mise en scène: Alexandre Hausvater; décor et éclairages: Jean-Charles Martel; costumes et accessoires: Paule-Josée Meunier; musique originale: Janitors Animated; trame sonore: Yves Charbonneau; direction de production: Edith Itzcovici. Avec Joseph T. Cazalet (Molina), Jack Langedijk (Valentin), ainsi que les voix de Vlasta Vrana (le directeur) et d'Alexandre Hausvater (le gardien). Production de The Association of Producing Artists, présentée au Théâtre Élysée du 29 janvier au 5 mars 1988.

un ballet de tendresse

Beaucoup de cinéphiles ont apprécié en 1987 le merveilleux film tiré du roman de l'Argentin Manuel Puig, *le Baiser de la femme araignée*, film marqué par l'interprétation de William Hurt dans le rôle de Molina. On y voit deux codétenus, dans un pays au bord de la guerre civile, passer leur temps à imaginer un film plus ou moins fictif qu'un des deux prisonniers raconte à l'autre, ce qui a pour effet de les rapprocher jusqu'à ce qu'une forte amitié les unisse.

Joseph T. Cazalet (en haut) et Jack Langedijk dans *Kiss of the Spider Woman*. «Les interprètes sont tout simplement bouleversants de justesse, de nuances et de sensibilité.»



En montant la version théâtrale de l'œuvre dans la petite salle de l'Élysée, où ont été présentés depuis vingt-cinq ans des centaines de films d'art et d'essai, Alexandre Hausvater a voulu évoquer le septième art et lui rendre hommage. Projeter, par le jeu de deux acteurs, un film imaginaire dans ce lieu rempli de souvenirs cinématographiques, c'était une façon de faire parler les murs. Assis sur trois côtés, le public entoure la cellule de prison dont une cloison se compose d'un grillage obliquement tendu au-dessus des spectateurs, et contre lequel se jettent à plusieurs reprises les personnages. La scénographie utilise au maximum l'exiguïté de la salle d'une centaine de sièges : les spectateurs se sentent confinés en cellule avec les personnages, qui dès lors peuvent limiter leurs gestes et leurs cris au minimum.

La lente narration, maintes fois entrecoupée, du film de l'espoir (celui qui rétrécit le temps et forge l'avenir aux couleurs du passé reconstruit) permet à Molina et à Valentin de tisser les fils d'une amitié réelle. À tout instant, aux repas, au lit, dans la manière dont ils vivent leur attente, leurs différences semblent insurmontables : différences de classe, d'orientation sexuelle, de profondeur intellectuelle, de sensibilité. Pourtant, leur sort commun va les amener à se rapprocher, jusqu'à atteindre l'intimité qui se situe dans le *no man's land* où l'amour et l'amitié échangent leurs billes.

Les interprètes, qu'a dirigés Alexandre Hausvater, sont tout simplement bouleversants de justesse, de nuances et de sensibilité. Joseph Cazalet campe un Molina fragile, généreux et extrêmement touchant, dont la vulnérabilité d'homosexuel apparaît comme une force dans l'épreuve. Il courbe mais ne rompt pas. Quant à Jack Langedijk, le directeur artistique de The Association of Producing Artists, qui avait déjà monté pour sa compagnie *Périclès* et *The Caucasian Chalk Circle*, son Valentin jeune et révolté passe par toutes les étapes de l'incrédulité, de l'intolérance vis-à-vis de son compagnon

d'infortune, du repliement, jusqu'à la rupture des défenses et la découverte, enfin, de l'autre.

Les scènes les plus fortes sont celles où la nudité des personnages et leur rencontre sexuelle exigent le plus de tact et de puissance d'évocation. On ne voit rien et on voit tout. Devant l'humiliant malaise intestinal de Valentin, intoxiqué d'avoir absorbé une nourriture empoisonnée, Molina le soigne spontanément, sans calcul, à la fois mère, infirmière et grand frère, et lui restitue sa dignité d'homme en ce lieu où elle paraît n'être plus qu'un lointain souvenir. On sent cependant les tiraillements intérieurs de l'homosexuel qui, oserions-nous dire, « n'en est pas moins homme ». Et en face de lui, on devine chaque marche que gravit le révolutionnaire affaibli, vers la découverte d'une facette enfouie de sa personnalité. À leur première rencontre sexuelle, Molina et Valentin sont debout, à distance l'un de l'autre, dans l'obscurité. Tout passe par la voix et les silences. »

Ce qui tranche dans *Kiss of the Spider Woman* par rapport à plusieurs pièces québécoises récentes traitant d'homosexualité ou mettant en scène des personnages homosexuels, c'est l'absence de prosélytisme dans le propos de Puig, comme de séduction dans le jeu. On n'y décèle pas le discours moralisateur ni la tranquille assurance de ceux qui ont compris. Dans *Ce qui reste du désir* comme dans *Being at home with Claude*, *le Printemps*, *monsieur Deslauriers* ou *les Feluettes*, la vision manichéenne du monde rend suspecte la profession de foi du jeune homosexuel et empêche d'adhérer totalement à son sort (à moins, peut-être, d'être gagné d'avance à la « cause » ou influencé par le brouhaha public autour de ces pièces!). Au lieu de cela, *Kiss of the Spider Woman* nous met en présence de deux êtres qui vibrent et qui souffrent, en un ballet de tendresse qui les met à nu.

À cet égard, jamais nudité n'a été plus chaste dans une production d'Alexandre Hausvater.

On sait que ce metteur en scène affectionne le choc que provoque ex abrupto le degré zéro du costume, qui apparaît comme un leitmotiv ou une signature dans presque tous ses travaux scéniques. Malheureusement, plusieurs actrices ont expérimenté la difficulté de s'exposer nues lorsque l'image semble plutôt gratuite. Se pourrait-il que Hausvater retrouve son tact et sa sensibilité lorsqu'il dirige des hommes? Ou est-ce la pudeur anglo-saxonne des acteurs (et du public) qui est en cause?

michel vais

«*Pigiami*»

et «*Robinson & Crusoé*»

Pigiami. Texte et mise en scène: Nino d'Introna, Graziano Melano et Giacomo Ravicchio. Décors et costumes: François Chanal; éclairages: Luc Plamondon; collaboration artistique: Gianni Abello et Paolo Menzio. Avec Nino d'Introna (Nino) et Giacomo Ravicchio (Giacomo). Production du Teatro dell'Angolo (Italie), présentée à la Maison-Théâtre du 2 au 9 juin 1987.

Robinson & Crusoé. Texte, mise en scène et interprétation: Nino d'Introna et Giacomo Ravicchio, assistés de Luca Valentino. Musique: Giacomo Ravicchio; arrangements et exécution: Claudio Mantovani; décors: François Chanal; réalisation: Carlo Pregno et Franco Beltramo; éclairages: Guy Simard. Production du Teatro dell'Angolo (Italie), présentée à la Maison-Théâtre du 19 au 30 mai 1987.

explorer, inventer, rire et rêver

Deux personnages, un lieu ouvert à toutes les potentialités, un conflit ramené à son expression la plus essentielle: c'est à un théâtre des commencements que se vouent les créateurs stimulants du Teatro dell'Angolo, de Turin. *Pigiami* et *Robinson & Crusoé* rendent intelligence, folie, drôlerie, gravité, tendresse, poésie et splendeur toutes synonymes. On avait pu voir la première de ces deux productions à Montréal, il y a quatre ans, au cours du 11^e Festival québécois de théâtre pour enfants. Venus présenter à la Maison-Théâtre un spectacle plus récent¹, Nino d'Introna et Giacomo Ravicchio en ont profité pour rejouer le précédent, qui avait laissé ici un vibrant souvenir. Les deux pièces, disons-le tout de suite, sont de purs joyaux, de ces objets d'exception qui comblent au-delà des mots: des chefs-d'oeuvre.

1. *Robinson & Crusoé* a mérité au Québec, en 1987, le prix du meilleur spectacle étranger, décerné par l'Association québécoise des critiques de théâtre.